

le Ligueur et la citoyenneté

La télévision, le troisième parent

Si de jeunes soldats pratiquent la torture en Irak, c'est évidemment la faute à la télévision. C'est parce qu'ils regardent dans la série "24", Jack Bauer pratiquer les interrogatoires expéditifs. Une balle dans le genou, vite fait, et le terroriste lâche le morceau. Et si des lycéens font un bain de sang dans leur école, la presse ne manquera pas de rappeler qu'un enfant a vu 12.000 meurtres à la télé avant d'entrer au lycée.

C'est devenu un sujet d'inquiétude international : la violence à la télévision rend-elle violent ? à première vue, le philosophe Dany-Robert Dufour est sur cette longueur d'onde. Ce qui l'intéresse, Dany-Robert Dufour, c'est la crise actuelle de la culture et en quoi elle oblige à repenser profondément l'éducation des enfants. Pour lui, cette crise est générale et elle touche tous les aspects de notre vie : le rapport à soi, aux autres, au langage, à la politique, à la nature, à la religion, à l'art, au savoir, au sexe, aux générations... La société est mise sans dessus dessous par le passage du capitalisme industriel au capitalisme financier, ce qu'on appelle vulgairement, le néolibéralisme. Inutile de dire que la télévision, comme vecteur culturel principal de cette société, regardée trois heures par jour par chacun d'entre nous, joue son rôle dans ces transformations. Entre autres, parce qu'elle modifie les relations familiales et s'institue comme un "troisième parent". Mais là où Dany-Robert Dufour diffère du discours habituel sur violence et télévision, c'est qu'il pense que c'est l'ensemble des programmes, la télévision elle-même, qui conduisent à ces comportements violents et non les films ou les programmes violents.

Toute la télévision est violente

Le Ligueur : *Pour vous, ce ne sont pas les*

images violentes qui génèrent de la violence chez ceux qui les regardent, ce sont toutes les images.

Dany-Robert Dufour : "Dans les études, on travaille à partir de l'hypothèse que la violence est la conséquence des images violentes. Cette vision me semble trop mécanique. Mon hypothèse, c'est que la télévision s'adresse pour une part à des enfants très jeunes, qui ne sont pas encore installés dans le discours et que l'image a, alors, un effet sur leur accès au symbolique. Une image reçue telle quelle s'ajoute aux fantasmes de puissance qui sont ceux de cet âge. La télévision ne favorise pas l'accès au discours, elle le met au contraire entre parenthèses. Or, il faut parler à l'enfant pour que celui-ci apprenne à produire des énoncés et à former des images mentales. Et quand il est la proie d'affects qui le font souffrir ou pleurer, le langage lui permet une mise en discours de ce qu'il ressent, ce que l'image ne permet pas. Un enfant qui n'entre pas dans le discours, devenu adolescent, est incapable d'exprimer ses affects par des mots, il s'exprime alors par la violence."

L. L. : *Cela dit, les parents parlent encore à leurs enfants !*

D.-R. D. : "C'est vrai mais un grand nombre d'enfants ont à présent une télévision dans leur chambre et sont devant le poste plusieurs heures par jour. La proportion entre le temps de parole avec les parents et le temps passé à regarder la télévision s'est inversée. Le commerce verbal se réduit. Et surtout, quand l'enfant parle avec ses parents, rares sont les moments où on lui demande de mettre des mots sur ce qu'il a vu."

Repenser l'éducation aux médias

L. L. : *Vous dites que l'éducation aux médias, ce n'est pas une éducation à l'image, c'est une éducation au discours.*

D.-R. D. : "Oui l'éducation aux médias, c'est

en fait arriver à parler de ce qu'on a vu. Comment on a été affecté par l'image. Comment ça fonctionne. Les mécanismes de violence sont moindres quand les parents profitent de ce que l'enfant a vu pour ouvrir le dialogue. Alors que la plupart d'entre eux sont abandonnés devant la télévision pour qu'ils restent tranquilles. Il ne s'agit pas d'être contre l'usage de la télévision, d'interdire la télévision aux enfants mais de passer par ce mouvement d'inversion où l'enfant met en mots ce qu'il a regardé."

L. L. : *La télévision est un média relativement récent. Mais l'image ne date pas d'aujourd'hui. De la peinture ou du cinéma, à la télévision, qu'est-ce qui a fondamentalement changé ?*

D.-R. D. : "Je constate que de moins en moins d'étudiants sont capables de voir des images, de sortir du 'J'aime bien' ou 'J'aime pas'. Ils ne parlent pas du travail de l'image. Il ne reste de l'image que le ponctuel, ce qui les a touchés. Alors que dans toute l'histoire, les images étaient parlées. Même les images pour illettrés comme l'iconographie des églises. Ces images, ces scènes, les gens en connaissaient le texte, l'histoire, les prières qui les accompagnaient. Au cinéma aussi, l'image est différente de la télévision. C'est une image élaborée. Elle pose un problème à celui qui la voit. Et à la sortie, il faut avoir élucidé ce problème. Il y a un après. Tandis qu'à la télévision, il n'y a pas d'après, c'est un présent éternellement recommencé. Le film, on en discute. Sauf dans le cinéma sans auteur, où tout est prévisible, où il n'y a que des effets spéciaux qui redoublent les fantasmes de puissance du spectateur. Mais en général, le cinéma demande une élaboration après coup, donc un retour au discours, ne serait-ce qu'une brève discussion avec ses amis, discussion qui oblige à justifier son point de vue et donc à entrer dans le discours. Avec la télévision, ça n'arrive jamais."

Propos recueillis par Michel Gheude